

quand s'élève la voix de l'individu au-dessus du fracas de l'histoire...

barbara fournier

L Le passé ne passe pas, mais les voies de transmission de la mémoire historique évoluent en même temps que les sociétés qui en articulent les récits. Comment parle-t-on aujourd'hui avec des générations d'élèves nés au XXI^e siècle de l'histoire du XX^e siècle, en particulier de ses pages parmi les plus sombres ? Cette interrogation est au cœur des travaux de Nadine Fink, professeure formatrice en didactique de l'histoire à la HEP Vaud et membre du comité scientifique des Journées d'étude internationales sur l'enseignement et l'apprentissage de la Shoah, qui se sont déroulées à la HEP Vaud les 22 et 23 janvier 2018. Elle met en lumière des approches d'apprentissage de l'histoire qui placent au centre la notion du choix individuel dans l'exercice de la citoyenneté.



vivante et accessible au grand public que jamais. Romans, séries TV, films de fiction, documentaires, biopics, jeux vidéo et bandes dessinées s'en emparent goulûment et, assez souvent, avec un certain succès. « Ce foisonnement de médias et d'expressions du passé constitue autant de leviers à saisir pour tisser des liens entre l'histoire et les élèves. Le plus important est de trouver les points d'entrée qui ont du sens pour eux et qui permettent de construire également du sens du point de vue des apprentissages en histoire et de la pensée critique », explique la didacticienne. Ainsi, par exemple, la découverte des univers dystopiques de la science-fiction s'avère un point de départ pour analyser le fonctionnement de nos sociétés actuelles ou des idéologies passées.

L Le formidable potentiel de l'histoire orale

Mais quel que soit le support, à l'heure des grands bouleversements que les technologies imposent à la collectivité, à ses modèles d'organisation sociale, à ses repères culturels et religieux, floutant les frontières entre réel et virtuel, ici et ailleurs, vrai et faux, Nadine Fink voit dans le recours à l'histoire orale, dans le dialogue intergénérationnel, un potentiel inestimable pour mettre réellement les élèves au contact de l'histoire et de la mémoire.

Passionnée par la question de la transmission, la chercheuse et enseignante de terrain juge que l'échange avec les aînés, dans l'environnement collectif de la classe, apporte un enrichissement substantiel pour construire un rapport tangible au passé. « Écouter le récit de vive voix d'une personne, d'un vécu inscrit dans un espace et un passé proches, déclenche chez les élèves un sentiment de proximité avec une histoire dont ils se sentent concernés. Cette place offerte à l'interrelationnel permet de révéler, à « échelle humaine », les éléments constitutifs d'une société, touchant également, sans en avoir l'air, aux questions fondatrices de l'histoire. »

A Au croisement de l'histoire et de la microhistoire

Ce qui fonctionne dans l'environnement scolaire fonctionne tout autant dans l'espace muséal. Ayant répondu à l'invitation de Nadine Fink, Elie

Barnavi, professeur émérite de l'histoire de l'Occident moderne à l'Université de Tel Aviv, lors de sa conférence publique : « Usages et mésusages des lieux de mémoire », en apporte la preuve. Conseiller scientifique auprès du Musée de l'Europe, à Bruxelles, ouvert en public en 2017, il évoque les défis de la transmission de la mémoire sous le même angle : « La construction de l'Europe, comment la raconter aux Européens, touchés par la crise économique, chamboulés par une conscience européenne mise à mal par le Brexit, par les nationalismes et la représentation d'une Europe devenue un monstre bureaucratique ? Autrement dit, comment intéresser les gens à un modèle international sans précédent, à l'histoire d'une démocratie érigée comme un empire sans empereur après le double cataclysme des guerres mondiales ? »

À cette question, les initiateurs du projet d'exposition ont rapidement conclu à l'importance de laisser de côté l'histoire savante, les grandes figures fondatrices. Ils se sont tournés vers des anonymes, 27 personnes, chacune issue d'un des 27 pays de la Communauté, qui parlent en leur propre nom et ne représentent rien de plus qu'elles-mêmes. « Ce croisement entre histoire et microhistoire produit chez le visiteur, qu'il soit érudit ou profane, et quel que soit son âge ou son statut social, le sentiment de toucher à une réalité vivante, à quelque chose qui palpète et qui le pousse à s'interroger, à développer sa pensée critique, sans se voir imposer une vision unique, désincarnée », souligne Elie Barnavi.

V Vers la consolidation de l'identité citoyenne

Dans un monde en perte de repères, une telle approche humaniste, centrée sur les individus – émetteurs et récepteurs de mémoire – se mue en

un puissant outil de médiation culturelle qui extrait le « lieu de mémoire » de son « illusion d'éternité », selon le terme de l'historien Pierre Nora, cité par Elie Barnavi, pour restituer l'histoire au temps auquel elle appartient pleinement, le présent. Une belle leçon de pédagogie.

Mais contrairement à la visite ponctuelle au Musée, l'histoire en classe s'inscrit dans une durée qui se prête nécessairement à l'élargissement progressif du champ. Le témoignage des aînés devient un élément de l'enquête, source vive à exploiter par les élèves, en relation avec d'autres sources qui, dès lors, leur seront plus aisées à manier : « Pour les élèves, l'histoire orale, explique Nadine Fink, confère aux archives, aux livres, aux documents éparpillés sur le net, une matérialité qui rend leur gestion et leur décodage plus naturels. »

Une histoire qui n'appartient pas au passé, des personnes dont on entend la voix et dont la mémoire individuelle nous est restituée, constituent les fibres d'un matériau qui n'a évidemment pas pour seule vertu de tisser la trame d'une « culture générale » ou d'un « récit commun », mais bien de participer à la construction ou à la consolidation d'une identité citoyenne dans laquelle se dessinent, avec précision, les marges de manœuvre et d'action, les possibilités de choix qui s'offrent à l'individu face à la société, quelle qu'en soit la nature.

L La Shoah, « une vieille histoire » ?

En ce sens, – les Journées d'étude qui se sont déroulées à la HEP Vaud en janvier 2018 s'en sont largement fait l'écho – l'enseignement de la Shoah, à l'heure actuelle, met en exergue à la fois la nécessité impérieuse de cette « incarnation de la mémoire » par le témoignage, et le recentrage de l'attention sur les mécanismes qui conduisent à

L'histoire se porte bien et elle est même plus vivante et accessible au grand public que jamais.

une société criminelle, à la mise en place d'un racisme d'État, à une pensée totalitaire qui procède avec méthode à la désindividualisation des uns et à la déresponsabilisation collective des autres.

La sociologue Monique Eckmann, professeure émérite à la Haute école de travail social, à Genève, lors de sa conférence plénière, revient sur l'importance d'enseigner la Shoah non à partir des émotions, mais à partir des faits historiques, afin de pouvoir faire réfléchir les élèves aux conséquences tragiques que revêt un pouvoir fondé sur un terrorisme d'État. L'enjeu didactique est de taille, d'autant que, plus le temps passe, plus le sentiment d'avoir affaire à une « vieille histoire » grandit auprès des jeunes générations. L'éloignement temporel, pourtant, peut aussi être vu comme un facteur favorable à une compréhension plus approfondie de l'Holocauste renvoyant, d'une manière à la fois plus générale et plus intime, à la part que tout individu choisit de prendre à l'histoire en marche.

« Plus on s'éloigne de la Shoah dans le temps, remarque Nadine Fink, moins on est contraint de focaliser le propos sur la souffrance extrême et plus on peut évoquer les mécanismes à l'œuvre. Plutôt que de montrer sans cesse l'industrialisation de la déshumanisation dans toute son horreur, on peut passer plus de temps à restituer les victimes dans leur humanité, dans leur monde ordinaire d'avant, monde dans lequel elles vivaient une vie d'hommes et de femmes ordinaires. Cette vision rend plus intelligibles les étapes successives qui conduisent à ostraciser une partie de la population jusqu'à lui dénier le droit à l'existence, et à déplacer insensiblement le seuil de tolérance de l'autre partie. On sort ainsi également du système binaire – victimes versus bourreaux – comme

quand s'élève la voix de l'individu
au-dessus du fracas de l'histoire...

de notre rôle de « simples observateurs ». Cet espace dégagé nous permet de nous réinterroger sur la société dans laquelle nous sommes acteurs, sur les marges de manœuvre qui sont les nôtres, sur les choix individuels que nous opérons et les valeurs qui nous constituent. »

R

Relier l'histoire à soi-même

Dans son intervention publique, Noa Mkayton, de l'Institut international d'études sur l'Holocauste de Yad Vashem, insiste, elle aussi, sur ce travail didactique centré la posture de l'individu : prendre connaissance de l'histoire, puis la comprendre pour la relier à soi-même. « C'est leur cadre de référence que nous invitons les étudiants à interroger, explique-t-elle. Il ne s'agit pas de reproduire la question : « Qu'aurais-je fait si j'avais été à la place d'un citoyen allemand dans les années 30 ? », mais de saisir que nos décisions demeurent fondées sur la relation au monde que chacun de nous établit. Dès lors les termes de la question s'articulent ainsi : « Comment suis-je relié aux normes de la société dans laquelle je vis ? Dans quelle mesure ma relation au monde, mes valeurs éthiques, correspondent-elles à l'environnement dans lequel je suis ? » »

Reprenant la citation de Monique Eckmann : « La Shoah crée un fardeau qui confère des devoirs et des responsabilités partagées », Elie Barnavi affirme que l'histoire de l'Holocauste a révélé l'unicité du genre humain, l'importance cruciale de la démocratie. Hélas, l'émergence d'une conscience universelle et de ce qu'il appelle une « religion civile » reste un défi d'une grande fragilité, comme en témoignent les nombreux conflits, apartheid et génocides qui continuent secouer la planète et la communauté humaine.

Plus on s'éloigne de la Shoah dans le temps, remarque Nadine Fink, moins on est contraint de focaliser le propos sur la souffrance extrême et plus on peut évoquer les mécanismes à l'œuvre.

L

La mémoire est aussi faite d'oubli

C'est pourquoi l'enseignement de l'histoire demeure une pierre angulaire irremplaçable dans l'éducation des citoyens de demain. Pour Nadine Fink, les apprentissages de l'histoire et de ses usages donnent aux élèves de précieux outils pour interroger et décoder le présent, aiguïser leurs facultés d'analyse et d'autonomie de pensée. L'histoire, à l'école plus encore que partout ailleurs, est travail d'individuation, d'émancipation. « Nous sommes tous, individus et nations, construits sur de grands récits, conclut Nadine Fink, et la mémoire n'offre jamais une vision d'ensemble, elle est aussi faite d'oubli, de pages floutées ou manquantes. Le rôle des enseignants n'est pas de sacraliser la mémoire, mais de faire découvrir aux élèves les fondements d'une démarche scientifique qui oppose l'exploration rationnelle des faits à la partialité des convictions. »

Apprendre à toujours revenir aux faits, aux traces, aux sources, et à ne pas se satisfaire de rapides évidences forge peu à peu des esprits libres, humanistes, capables de résister aux dérives d'embrigadements idéologiques semblables à celles du passé. Car comme le dit si justement l'historien Shlomo Sand : « Il faut étudier l'histoire avant tout pour savoir comment s'en libérer. » /

... Cette bonté privée d'un individu à l'égard d'un autre individu est une bonté sans témoins, une petite bonté sans idéologie. On pourrait la qualifier de « bonté sans pensée ». La bonté des hommes hors du bien religieux ou social.

Mais, si nous y réfléchissons, nous voyons que cette bonté privée, occasionnelle, sans idéologie, est éternelle.

Elle s'étend sur tout ce qui vit, même sur la souris, même sur la branche cassée que le passant, s'arrêtant un instant, remet dans une bonne position pour qu'elle puisse cicatriser et revivre...

Le secret de l'immortalité de la bonté est dans son impuissance. Elle est invincible. Plus elle est insensée, plus elle est absurde et impuissante, et plus elle est grande. Le mal ne peut rien contre elle ! L'amour aveugle et muet est le sens de l'homme.

Vassili Grossman, *Vie et Destin*, éd. L'Âge d'homme, 1980

